



## La phrase de Lacan que... Clotilde Leguil interviewe Edwige Shaki

Clotilde Leguil : Edwige, tu as choisi de parler d'une phrase de Lacan sur la liberté?

Edwige Shaki : Lacan nous dit : « Le fou, c'est l'homme libre »<sup>1</sup> alors que l'aspiration à une certaine forme de liberté pourrait faire partie de tout être humain. Je trouve qu'il y a une forme de paradoxe, ici, et cela correspond assez bien au chemin que j'ai suivi. À l'adolescence, j'ai été frappée par le texte de Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*<sup>2</sup>, par la question de la responsabilité, de la liberté. Cela m'a intéressée, car j'étais dans un milieu où il y avait un discours très déterministe, marqué par un fort engagement politique. Cela m'a mise en révolte contre le père. La psychanalyse m'a fait faire le tour de cette vérité. La rencontre avec cette phrase de Lacan a alors été très frappante pour moi.

C. L. : Il y a un point commun entre la valeur que Sartre accorde à la liberté et la psychanalyse, c'est l'idée de *s'arracher* à un déterminisme. Le déterminisme est une forme de lâcheté. Toi, ce qui t'a touchée, c'est qu'on puisse échapper au déterminisme et en même temps, échapper au déterminisme par la psychanalyse, ce n'est pas la même chose qu'y échapper au sens de l'existentialisme.

E. S. : Le point de la lâcheté est très important. Dans ma révolte, je considérais que les adultes qui se cachaient derrière leurs déterminismes étaient lâches. Mais en effet, en psychanalyse, il s'agit de déterminismes *insu* de nous-mêmes et cela change tout.

C. L. : Cette phrase : « le fou, c'est l'homme libre », on peut penser qu'elle est adressée à certains égards à l'existentialisme. Pourquoi t'a-t-elle touchée, cette phrase ?

E. S. : Justement parce qu'elle renversait complètement ce que j'avais cru ! Effectivement, Lacan renverse Sartre, il montre quelle folie réside dans le fait de se croire libre. Être complètement libre peut être un choix, mais on prend le risque de s'extraire d'une certaine humanité. La jeune femme qui ne voulait surtout pas être déterminée, a dû chercher aussi ce qui l'avait déterminé malgré elle et s'intéresser au cheminement inconscient.

C. L. : Quand Lacan dit cela, il dit que le fou c'est celui qui se croit totalement libre, qui pense pouvoir se défaire totalement du rapport à l'Autre...

E. S. : Oui, le fou est celui qui en refusant l'ancrage paternel se désarrime du langage et bien souvent de toute inscription ultérieure possible. Pour ma part, il a fallu que je fasse avec cet ancrage et ce rapport au Nom-du-Père. Ce que je rejetais, ce n'était pas tant mon père que son discours en tant que discours du maître...

C. L. : Dans cette croyance en la liberté, il y a une naïveté et une méconnaissance. Il ne suffit pas de vouloir être libre, pour l'être. Ce qu'il n'y a pas chez Sartre, c'est le fait que le désir est pris dans une dialectique du rapport à l'Autre. Lorsque Lacan dit : « Le fou, c'est l'homme libre », il ne nous invite pas à renoncer à nos responsabilités, mais il nous dit qu'il faudra en passer par le rapport à l'Autre pour pouvoir désirer.

E. S. : Il y avait cela dans ma naïveté de jeune femme. En fait, on ne peut pas être seul. Il y avait chez moi un désir naïf d'être seule responsable de ma destinée, alors qu'il a bien fallu que j'en passe par la dimension inconsciente. D'ailleurs, l'autre aspect qui m'intéresse chez Lacan, c'est *le désir est le désir de l'Autre*. Plus j'ai avancé dans mon analyse, plus j'ai trouvé que cela prenait du poids. On ne peut se libérer qu'en passant par l'Autre.

---

<sup>1</sup> Lacan J., « Petit discours aux psychiatres », Conférence au cercle d'Études dirigé par H. Ey, 1969, inédit, p. 17.

<sup>2</sup> Sartre J.-P., *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, Folio, 1996.

C. L. : Cette phrase que tu as choisie c'est quand même une phrase sur la folie ?

E. S. : Oui, plus jeune je me suis aussi beaucoup interrogée sur ce qui peut faire chavirer un être humain. Sur « l'insondable décision »<sup>3</sup>. Sur la psychose. Qu'est-ce qui fait que dans une famille il y a un élément qui saute, comme un électron qui se sépare de tous les autres ?

C. L. : Lacan dit aussi que *le fou, c'est l'électron libre*, je crois. Ta question était-elle autour de la décision ?

E. S. : Oui, souvent. La question de la décision me taraude. C'est très juste ce que tu dis là. Qu'est-ce qui fait qu'on prend une décision et qu'on la met en acte ? Une véritable décision, c'est ça. Qu'est-ce qui fait qu'on a une force et un désir d'agir à un certain moment ? D'ailleurs, après l'intérêt pour Sartre, cela a donné pour moi tout un intérêt pour la Résistance, un intérêt pour ce qui fait que certains ont eu cette force, quelque soit leur milieu. C'était aussi une autre façon pour moi d'abolir les déterminismes sociaux et de m'intéresser à ce qui singularise chacun.

C. L. : Serais-tu d'accord pour dire que la psychanalyse nous donne davantage de possibilité d'exercer un certain pouvoir de décision ? Oser décider. Dans la décision, à un moment, il y a quand même une rupture avec quelque chose. À un moment, décider c'est couper, non ? Décider, ce n'est pas tant être libre que pouvoir perdre ?

E. S. : Oui. La psychanalyse m'a permis de faire le choix de ce qui m'intéressait dans ce qui m'avait déterminée, mais m'a également permis d'abandonner ce qui ne me convenait pas dans ma famille... Une certaine façon de ne pas se rendre responsable de son existence, par exemple. Pour cela, j'ai dû élucider certains points de jouissance. Par exemple, j'ai longtemps été une petite fille « oubliée ». Je me plaignais en analyse de nombreuses scènes où l'on m'avait oubliée, s'inquiétant peu de mon sort. J'ai pu saisir, grâce à l'analyse, comme je pouvais moi-même chercher à « me faire oublier », y prenant ma part de jouissance. « Se faire oublier », c'est encore une façon de croire qu'on peut faire sans l'Autre...

C. L. : Une analyse conduit à s'intéresser à ce à quoi le fou ne s'intéresse pas, c'est-à-dire aux conséquences de ses propres paroles, aux effets de ce que l'on dit.

E. S. : C'est pour cela que Lacan parle de « bien dire ». En effet, longtemps, j'ai eu peur des conséquences de ce que j'allais dire. Au fur et à mesure que j'ai pu « bien dire » dans l'analyse, j'ai été libérée. « Bien dire », c'est l'alliance du langage et de la décision. Il faut cette force d'oser. Le passage à l'acte ce serait plutôt *agir pour ne pas dire* alors que la décision serait du côté de l'acte comme conséquence du bien-dire. Dans la décision, il y a forcément une prise en compte de l'Autre. Pour reprendre le thème de la liberté : le passage à l'acte est du côté d'une croyance en un acte libérateur, alors que la décision engendre un acte qui a des conséquences, c'est un acte qui crée plutôt qu'il ne libère. Un acte qui « cause » en jouant sur le mot qui contient logique et parole.

C. L. : Merci Edwige.

---

<sup>3</sup> Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 176.